

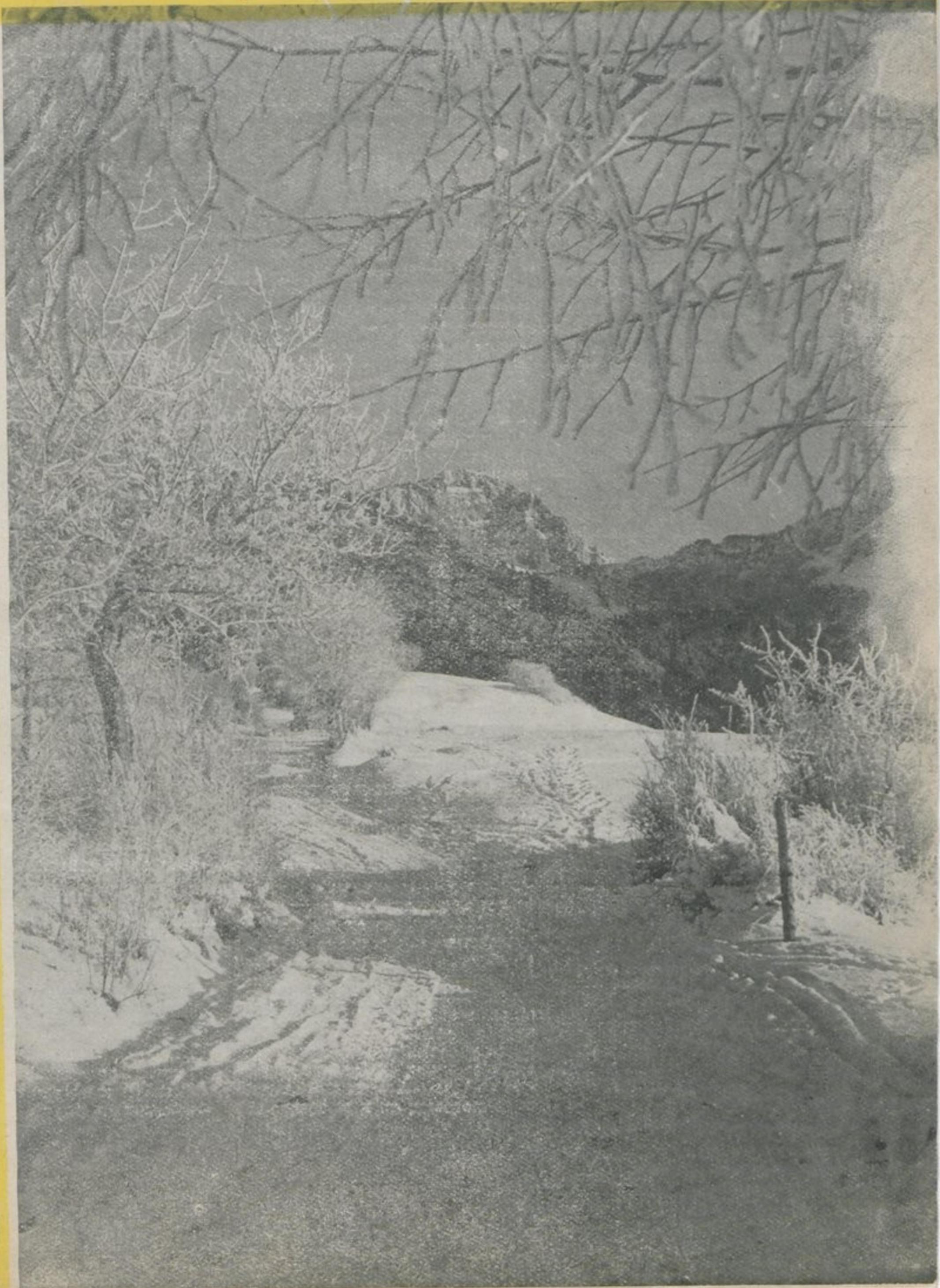
# LE PIONNIER DU VERCORS

1950 n°16

ORGANE DE L'AMICALE DES PIONNIERS DU VERCORS

N° 16 - Année 1950

10 SEP 1951



4010.4467

# LE PIONNIER DU VERCORS

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 1, Rue de la Liberté, GRENOBLE

Téléphone 50.19

C. C. P. Lyon 2127.15

## VŒUX 1950

Lorsque paraîtra ce Bulletin, l'année 1950 aura déjà vu le jour, mais puisqu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, je ne manquerai pas l'occasion qui m'est offerte pour adresser à nos camarades les meilleurs vœux de tous les membres du « Bureau Central » de notre « Amicale ».

Cependant, je pense traduire la pensée de chacun d'eux en disant aux veuves de ceux qui sont tombés au cours de cette épopée glorieuse, combien à l'occasion de ce Jour de l'An notre pensée va vers Elles et leurs enfants, combien nous voudrions pouvoir faire davantage encore pour soulager leur infortune trop souvent même leur misère et si nous formulons des vœux de bonheur, de bonne santé pour tous nos camarades et leurs familles, nous en formulons également pour la prospérité de notre « Amicale », seul instrument qui puisse nous permettre de poursuivre le but que nous nous sommes imposés : savoir, honorer la mémoire de nos morts, en venant en aide à leurs veuves, à leurs parents dans le besoin. Mais ceci implique un effort soutenu, un effort de tous les jours qui sera nécessaire longtemps encore, car si les enfants grandissent et si déjà beaucoup d'entre eux peuvent se suffire, combien de parents privés de leurs soutiens vieillissent sans fortune et ont par conséquent des besoins tous les jours grandissants.

C'est pour cela que nous formulons encore des vœux pour que notre UNION soit toujours plus grande et plus complète pour que chacun veuille bien joindre ses efforts à ceux qui tous les jours se dépensent sans compter, à ceux qui fidèles à leurs engagements, sans se soucier des critiques qui dans bien des cas seront leur seule récompense (ils n'en cherchent pas) ne sont pas encore touchés par cette vague d'égoïsme

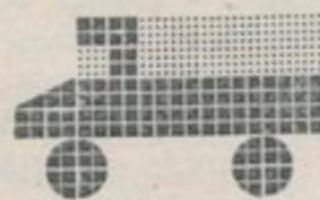
qui déferle depuis quelque temps déjà sur le pays et qui tend à laisser croire que la formule « charité bien ordonnée commence par soi-même » est devenue tout à fait de circonsistance.

CAMARADES de l'ASSOCIATION, n'oubliez pas que, riches ou pauvres, ouvriers ou paysans, nous devons faire chacun le maximum compatible avec notre situation si nous ne voulons pas être taxés d'ingratitude, non seulement par les familles de nos morts, mais aussi par une énorme majorité de la population, je ne dirai pas de la région, mais de la France entière qui ne parle du « Vercors » et de ses Combattants qu'avec une très grande vénération, car depuis longtemps ils ont compris l'étendue des sacrifices consentis par ceux qui volontairement se sont rassemblés dans ce haut lieu de France pour activer la Libération de leur pays, comme ils ont compris la grandeur du service rendu aux Alliés par cette armée de 4.000 combattants à peine, qui pendant plus de 50 jours a tenu en échec près de 30.000 allemands, obligeant leur commandement à mettre en œuvre les moyens les plus puissants au moment même où commençait le débarquement en Normandie qui devait se continuer par celui de Méditerranée.

Je connais bien l'esprit de la plupart de nos camarades, je suis sûr que nous brûlons tous du même désir, mais néanmoins il arrive que la négligence s'empare par moment de quelques-uns d'entre nous, c'est ce que je voudrais éviter, car la reconnaissance envers nos Morts doit être l'œuvre de tous.

CLEMENT.

# ARBRE DE NOËL



Qu'ils furent donc heureux en ce dimanche 15 janvier, ces 120 bambins ; qu'elles furent heureuses et souriantes ces Mamans groupées pour leur « ARBRE DE NOËL » dans la vaste et accueillante salle de « BELLE-RIVE », organisé par les sections de FONTAINE et de GRENOBLE.

Vraiment les présidents de ces deux sections, BRISAC et DEMEURE, firent bien les choses, et, en bons pères de famille, surent combler petits et grands.

Une salle magnifiquement décorée où se trouvaient près d'un théâtre guignol deux arbres de « Noël » pliant sous le poids des jouets constituaient le plus féerique des cadres ; en outre, une représentation magnifique où tour à tous se produisit un guignol hors-classe, des clowns et acrobates prodigieux, mit en gaieté petits et grands.

Une allocution dont seul a le secret le cœur de notre cher « CLEMENT » arracha des larmes à tous et surtout à ses vieux compagnons de lutte.

Un succulent goûter très copieux, certes, puisque comprenant bananes, oranges et pâtisserie, régala les assistants.

Tel fut le programme de la manifestation qui amena sans impatience nos chers enfants à une distribution de jouets dont la beauté dépassa le rêve de beaucoup. Bravo, membres des sections de Grenoble et de Fontaine pour la belle manifestation que vous avez organisée ; il s'agit là d'une manifestation que nous aimeraisons voir se répéter encore, une de ces manifestations qui honore notre Association, donne la fierté d'être PIONNIERS et nous procure des raisons d'espérer.

Vous avez vraiment compris votre rôle actuel, aider nos enfants, et nous porter votre contribution pour nos œuvres sociales ; vous avez su faire mentir l'égoïsme de beaucoup, qui savent demander, mais jamais donner. Tous ont bien compris le rôle qui nous incombe, car ils étaient tous là autour de leur CHEF, les VAILLANTS de GRENOBLE et de FONTAINE, leur joie faisait plaisir à voir, nous n'en citerons aucun car il faudrait les citer « TOUS ».

## LE TOUB.

N.D.L.R. — Nous tenons à réparer un oubli.. volontaire du rédacteur de cet article en remerciant tout particulièrement au nom des enfants et de leurs parents, le Docteur BAUDRY, qui fut l'organisateur habile et le grand animateur de cette journée bien propre à resserrer les liens qui unissent tous les Pionniers.



Un goûter qui fit la joie de nos enfants

## LES ÉVASIONS du C<sup>dt</sup> Leray ("Rouvier" dans le Vercors)

Le vendredi 11 avril est un jour radieux. Par-dessus les collines verdissantes qui penchent sur la rivière, le ciel bleu pâle est comme une promesse de joie. La Mulde brune et grossie des fontes récentes se hâte en tumulte vers un méandre proche. Je contemple la forêt à peine distinque dans le lointain. Je projette au-delà d'elle un regard à travers les barreaux, un regard qui sera le dernier.

Il est deux heures quarante-cinq. Dans dix minutes nous serons rassemblés pour le départ. Je suis en tenue, mais il n'y paraît guère. Mes bas blancs sont recouverts par la retombée du pantalon bleu qui actuellement descend jusque sur les souliers. Mon petit blouson clair est dissimulé sous un gros chandail marron. Le tout est surmonté d'une ample capote kakie ultra-réglementaire. Seul le petit bagage m'encombrera légèrement sous les pans du manteau. Trois camarades savent. Le toubib aussi à qui j'ai dû poser quelques questions d'ordre intime concernant le camouflage du fameux tube d'aspirine. J'entends très mal à cause de mon oreille gauche malade.

Nous bavardons un peu comme sur un quai de gare au moment qui précède le démarrage du convoi. Et pourtant je ne parviens pas à imaginer qu'aujourd'hui puisse m'être favorable.

On ouvre le petit portillon dans l'immense portail. Le filtrage a lieu un à un, comptés contradictoirement par le Chef de sortie et le Chef de poste, nous franchissons le seuil, baissant instinctivement la tête. Mon bagage tient par adhérence sous mon coude gauche, légèrement replié, dissimulé par l'ample capote. Le boche qui nous conduira cette fois, c'est l'homme aux cicatrices. Machinalement il égrène sa numération. Merveilleuse vertu des gestes rituels, réglementaires, qu'on croit nantis d'une vertu suffisante pour donner ensuite vacance à la réflexion. Deux fois j'ai misé sur cet automatisme du géblier. Deux fois j'ai gagné le jeu.

Nous avons été recomptés, surcroit de précautions qui ne m'alarme plus, et la colonne s'ébranle. Les pas sonnent sous le premier porche, puis dans la deuxième cour pleine de soleil. J'ai vite compris que, pour aujourd'hui, mes chances étaient nulles. Les gardes sont répartis régulièrement en tête, en

queue et le long du cortège. Ceux qui m'embarrassent le plus, ceux des flancs sont distants de 8 à 9 mètres. L'humeur semble nettement épouvantable. Nous avons passé le grand porche. Voici la route, pavée, fermée au bout de 200 mètres par une haie de barbelés avec sentinelle. Voici le chemin qui descend. J'aperçois les échafaudages. Personne ne travaille Vendredi Saint, c'est vrai. Il est 3 heures précises.

Bon la petite porte est ouverte. Tout irai bien, mais décidément non, ça ne marchera pas aujourd'hui. Ce dispositif des flanquers aura raison de toute tentative. Et je considère tout ce cadre avec le désintérêt d'un athlète de l'arène par forfait et qui viendrait juger impartialément du combat qui va se dérouler à la place du sien. Je ne suis pas encore en jeu mais déjà j'ai trouvé un motif de recul. Est-ce du dégonflage ? Je ne puis l'estimer. Je pense tout de même que l'argument est au niveau de l'hésitation. D'ailleurs ici, je vise uniquement la réussite et aujourd'hui ne fait qu'ouvrir la série des essais.

Je partage peut-être la mentalité de ces artistes qui refusent de jouer lorsque l'aire est trop humide ou que le siège du piano ne leur convient pas ? Est-ce souci d'efficacité, est-ce caprice, est-ce superstition ?

Je suis ainsi parfois au stade. Sur la piste d'élan du sautoir en longueur, bien avant la planche d'appel, je me figure être parti du mauvais pied et je stoppe pour recommencer en beauté.

J'ai souvenir d'une marche de rêve entre mes amis qui me questionnaient et m'adressaient d'ultimes recommandations. J'étais en plein ireel. Je tournai insensiblement à l'extérieur du barbelé, les yeux pleins de lumière, la tête vide.

Ainsi s'achève la ronde. Sévère, le sous-officier boche clôture par un « Fertig » plus sec que d'habitude. Nous sommes reformés pour le retour. J'ai simplement jeté mon manteau sur le dos, je suis à gauche de ma rangée, Tournon contre moi. La colonne démarre lentement. Un grand diable en tête. André chuchote : « Alors ? » Je réponds : « Impossible, aucune chance ».

Je suis pourtant placé au troisième rang derrière les colonels et une rangée de camarades âgés, de

toute apparente tranquillité. Derrière moi, quelques israélites. Personne n'a eu le moindre vent de mes intentions. Un de mes amis est près de l'homme de tête, l'autre près du sous-officier avec mission d'organiser éventuellement une diversion et de faire dévier les armes en cas de fusillade.

Le ponceau franchi, nous attaquons le raidillon. Tournon a fait passer au colonel Le Brigand « doucement ». L'autre, fin comme un renard, soucieux de la discipline des complicités, a modéré l'allure sans connaître le motif. Voici le tournant. La maison est à 100 m. Tournon reprend « Alors ? » — je répète « Non ! » avec rage.

Je tremble d'énervernement.

Or, le garde de tête marche depuis le virage sans se retourner. Je repère le fanqueur le plus proche. Nous sommes contre la maison. L'homme est à 10 mètres derrière moi, tout contre la façade. J'aurai cinq secondes au moins.

Je jette à mon ami : « Ça y est ! »

Lui, sans se tourner, avertit les camarades tout proches : « Pas d'étonnement, regardez droit devant vous ».

Mon cœur bat à se rompre. André arrache mon manteau. D'un bon, je suis sur la pente d'herbe. Je glisse, mes crêpes dérapent deux trois fois. Un grand vide se fait dans ma tête. Je suis fichu. Les armes sont braquées sur moi. A quatre pattes, désespérément, je me rétablis d'un coup de reins. La place-forme. Deux sauts et je m'en-gouffre dans l'obscurité.

En l'espace de quelques secondes, mon univers a basculé. Je renais peu à peu à un monde étrange fait de fraîcheur, d'humidité, de conscience lucide, de hâte dévorante et déjà d'espoir fébrile. Où suis-je ? Une cave voûtée de bat-flancs et de paillasse. A peine ai-je le loisir de réaliser les éléments du cadre qui vient de m'accueillir après la page tournée, que je reçois le choc de volonté qui bouscule mon étonnement. Vite, il faut sortir d'ici, avant que le compte inexact ait révélé ma fuite et que, dans les deux minutes, la garde soit à mes trousses.

Frissonnant encore d'un relent d'émotion, je relève le bas de mon faux pantalon bleu qui se transforme en knicker court, laissant apparaître les bas blancs torsadés. J'arrache le chandail, la petite

## LES EVASIONS du C<sup>dt</sup> Leray ("Rouvier" dans le Vercors)

veste en toile qui recouvrait et j'inverse l'accoutrement si bien que me voici méconnaissable et ma foi, presque élégant, le col de la chemise bleue ouvert et retombant sur les revers du blouson blanc. La casquette à boucle et à pont achève avec la petite mallette le portrait d'un globe-trotter allemand de mine acceptable. L'opération a duré l'espace d'une minute. Il faut tenir maintenant la périlleuse sortie et le parcours jusqu'aux murailles du parc. Une fois de plus je me jette à l'eau. Il n'est plus temps de délibérer. Une seule issue me reste. Je l'ai calculée depuis longtemps. Désormais je suis mû par une sorte de mouvement d'horlogerie.

Sur la pointe des pieds, j'avance sur le dallage suintant de la cave, je passe le porche, le plan incliné d'un saut assuré. J'ai l'impression de ne pas peser sur mes jambes. Voici le chemin. Personne. Vite, vite, le tournant. Et pourtant la hâte est une faute. Peut-être me regarde-t-on depuis le chemin de ronde. Voici la boucle du sentier. Sous une apparence de calme mes nerfs sont tellement tendus que je risque une réaction grave en cas d'incident.

Et voici l'incident. Tout est perdu. En bas, à 50 mètres, dans l'enclos aux palissades, trois boches jouent au ballon. M'ont-ils vu ? Je balance, mortellement inquiet. Puis, d'un pas tranquille, je retourne à ma cachette. Cette fois l'émotion est tombée. Je sais que dans quelques minutes, une patrouille en armes va faire irruption et me saisir comme un rat au piège. Si je tente de sortir ce sera le coup de feu. Bref, il faut filer tout de suite, coûte que coûte. Mais le trajet jusqu'au mur est impossible.

Alors j'ai concu le projet fou de remonter le chemin presque jusqu'au porche de la citadelle à cinq mètres des sentinelles et de m'engager dans une gorge étroite entre le mur de soutènement de la terrasse de ronde et le bâtiment servant de caserne aux gardes du château. J'avais naguère considéré ce passage comme vraisemblablement sans issue. Il était impossible de le vérifier et de plus il s'agissait là de fourches caudines très perfectionnées.

Pourtant, dans mon désarroi, éperonné par une force irrésistible me poussant à quitter ma souri-

cière, j'allais me lancer en désespéré dans cette direction, lorsque l'esprit reprit le dessus et imposa à la bête traquée le répit qui devait me sauver d'un dangereux échec. J'eus la patience héroïque d'attendre jusqu'au soir que ce parc fut vide. Je m'étais livré à un savant calcul de nature psychologique pour l'escamotage du décompte au retour de la colonne. Tournon devait provoquer une bousculade au moment où les boches filtraient à la poterne. Ils s'embrouillaient dans leurs comptes. A la fois sûrs d'eux et n'osant pas signaler une irrégularité dont ils étaient responsables, ils s'abstiendraient de rendre compte. J'aurais donc un répit jusqu'à l'appel de 18 h. — Le coup avait dû réussir — Tout à coup trois officiers traversèrent la cave avec un chien. Le temps pressait. Il fallait à tout prix partir. Dehors, plus un bruit. Et je sortis. Mon pas caoutchouté s'étouffait sur le terre-plein. Je descendis pour la deuxième fois calmement la courte pente et le chemin. L'opération était dangereuse sous les fenêtres du pavillon boche, mais dans le parc il n'y avait pas âme qui vive. Parvenu au tournant du sentier j'avais dans mon dos à trente mètres, le pignon du fameux bâtiment avec ses nombreuses fenêtres qui me reluquaient de tout près, sinistrement. Il pouvait très naturellement y avoir des yeux fixés sur moi. On suivrait tout mon manège et je serais fait en quelques secondes.

Je quittai le chemin au coude qui le ramène vers le ponceau et je m'engageai sur la pente de terre coulante et de maigres jougères qui plonge sur le ruisseau. Ici, je n'étais plus dérobé par la bâtie à la vue des sentinelles du chemin de ronde. Le danger s'accroissait brusquement d'autant plus que maintenant pour quiconque m'apercevait le sens de la manœuvre ne pouvait faire aucun doute. Je dévalai en dix secondes la pente jusqu'à l'arbre brisé que j'avais repéré depuis un mois en travers du torrent. En quelques pas je suis sur l'autre bord contre la palissade de l'enclos où les boches jouaient vingt minutes plus tôt. Pas un geste qui n'ait été prévu dans le détail, hier, avant-hier, chaque jour depuis ma résolution. Je n'agis plus, je suis agi. Je ne me retourne plus. Je suis comme le chef de corée engagé dans un passage d'où sa

vie dépend et qui n'a plus d'issue que vers le haut.

J'ai longé la palissade. Elle s'appuie à la haute muraille. Voici le point culminant. Le parc entier est un œil immense ouvert sur moi. J'agrippe la traverse supérieure de la palissade et me rétablis. Il me reste deux mètres à franchir ; je pose le bout du pied sur la pointe du piquet le plus proche du mur, je me tends désespérément. Les mains tâtent le rebord rond, s'aplatisent, adhèrent, tandis que dans un effort brutal, les semelles de crêpe grattent les rares saillies, je me hisse jusqu'à la crête. Je suis sorti du château de Colditz...

C'était un Vendredi Saint.

Le Lundi de Pâques, au soir, j'étais à dix kilomètres de la frontière Suisse, au saillant de SCHAFHOUSE.

Presque sans argent j'avais fait route par le train comme d'habitude jusqu'à NUREMBERG. Mais dans cette ville, fatigué et transi de froid, je me résolus à tenter cette nuit là, un coup brutal pour l'amour de quelques marks et d'un manteau. Je réussi dans l'une et l'autre entreprise. Le client choisi s'était avisé de résister, je m'estimai un peu jésuitiquement en état de légitime défense, et deux crochets précis réduisirent l'homme au silence et à l'immobilité.

Alors le voyage devint une partie de plaisir. Par STUTTGART - TUTTLINGEN - SINGEN j'approchai du but.

Dans la nuit du lundi au mardi, je parvins par les sentiers de forêt à atteindre GOTTMATINGEN, gare et douane avant la frontière. Le train devait passer à 23 h. Caché dans un buisson j'attendis. La locomotive stoppa à 5 mètres. On rouilla le train puis les portes claquaient. Je rampai jusqu'à l'avant de la machine, puis au coup de sifflet je me rétablis sur la plateforme et me cachai entre les lanternes.

Le mécanicien actionna la souffrance et le train s'ébranla dans l'air de cette nuit de printemps. Cinq minutes plus tard, j'entrevis la lueur rouge des postes ennemis et le convoi franchit l'arceau lumineux qui m'accueillait en Suisse.

J'avais reconquis mon droit à la liberté.

# Une belle Cérémonie

DE LA RECONNAISSANCE  
ET DU SOUVENIR  
FRANCO-BRITANNIQUES

aux îles Jersey

Il y a environ un an, le Comité du Mémorial recevait, par l'intermédiaire de notre dévouée Camarade GILLARDOT, du Ministère des Affaires Etrangères, l'annonce qu'un versement de 500 livres (soit au cours de l'époque plus de 400.000 francs) nous était consenti par le Gouvernement des Etats de JERSEY, pour contribuer à la construction et à l'aménagement des Cimetières et du Mémorial du VERCORS.

En remerciement d'un geste aussi généreux, le Comité du Mémorial décida d'offrir au donateur un fanion, copie de l'un de ceux de notre Amicale.

L'envoi en fut fait à M. VALLADIER, consul de FRANCE à JERSEY, qui avait été l'un des principaux artisans de l'octroi de la subvention et celui-ci en assura la remise officielle à M. le BAILLI de JERSEY, le 6 novembre dernier, à l'occasion de la célébration à JERSEY, de l'anniversaire de l'Armistice de 1918.

Nous ne pouvons mieux faire, pour vous documenter sur cette cérémonie, que vous donner communication de la lettre qui a été adressée, à cette occasion, au Comité du Mémorial, par M. VALLADIER

JERSEY, le 17 décembre 1949.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de me référer à l'objet de ma lettre du 7 octobre 1949 et je m'excuse du retard à vous transmettre les détails de la remise aux Etats de JERSEY, du fanion que vous m'aviez fait parvenir, réplique fidèle de l'emblème officiel de l'Amicale des Pionniers et des Combattants Volontaires du VERCORS.

Par une délicate attention, M. le Bailli de JERSEY, Sir Alexander Moncrieff Coutanche, m'avait proposé — et j'avais immédiatement accepté avec empressement — de fixer la date de cette remise au jour anniversaire de l'Armistice, célébré cette année à JERSEY dimanche le 6 novembre à 11 heures. Et c'est tout de suite après la commémoration devant le Cénotaphe

de l'Île, élevé à la mémoire des Victimes de la guerre, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, que j'ai remis au Bailli le beau fanion offert par votre Association. Cette remise a été faite en présence du Général Gouverneur, Sir Edward Grasset, devant qui a eu lieu le défilé militaire, des Anciens Combattants Français de JERSEY et de la British Legion, qui avaient pris part au défilé.

La cérémonie a été très belle, l'assistance nombreuse et recueillie, les Militaires britanniques et moi-même étions en uniforme, les allocutions de circonstance ont été prononcées et la musique a exécuté la Marseillaise suivie du God Save the King. Depuis, le fanion du VERCORS est pieusement gardé avec d'autres reliques, devant la salle des Audiences de la Cour Royale.

Il vous plaira, Monsieur le Président, de trouver sous ce pli quatre extraits des journaux de JERSEY et trois photographies, qui sont autant de documents qui rendent compte avec éloquence, de la solennité qui a marqué la remise de ce témoignage de la gratitude

de votre Comité aux Etats de JERSEY, pour le don auquel ils avaient souscrit avec tant de générosité. Les extraits de presse ci-joints comprennent les comptes rendus des quotidiens "Morning News" et "Evening Post" et du journal paraissant ici en langue française, "Les Chroniques de Jersey". Les autorités, les personnes présentes et la presse se sont montrées d'une cordialité vraiment touchante.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, les assurances de ma haute considération et croyez-moi, je vous prie, votre bien dévoué,

Signé : Ch. VALADIER.

Les coupures de journaux locaux jointes à cette lettre, montrent, en effet, à quel point nos amis de JERSEY paraissent avoir été sensibles à la reconnaissance que nous leur avons exprimée.

De semblables faits montrent combien le rayonnement du VERCORS est puissant, même à l'étranger. A nous de faire en sorte de ne pas laisser ternir cette renommée.



CÉRÉMONIE A JERSEY

Une copie du Fanion du Vercors est remise à la ville.

## Le village martyr de Saint-Nizier

Le dimanche 18 septembre dernier, SAINT-NIZIER a reçu, des mains du Colonel VALETTE d'OSIA, la juste récompense de l'attitude héroïque de cette cité martyr : la Croix de Guerre accompagnée d'une élogieuse citation.

Il n'est pas un combattant du VERCORS pour lequel le nom de SAINT-NIZIER ne sonne comme un symbole, même parmi ceux qui n'ont pas combattu aux lisières mêmes de ce petit village. Car les opérations de SAINT-NIZIER des 13 et 15 juin 1944 marquent véritablement le début de la bataille du VERCORS. Elles caractérisent bien la douloureuse incertitude des armes, puisque nos troupes, victorieuses le premier jour, durent céder le surlendemain à la pression d'un adversaire incomparablement plus nombreux et mieux équipé.

Enfin, le martyr que les hordes envahissantes firent subir à cette riante station devait être le prélude du traitement inhumain qui allait peu à peu être imposé à tous les villages du plateau, rançon de l'aide que, dans leur patriotisme, les habitants avaient apporté à nos armes.

C'est pourquoi nombreux étaient nos camarades qui, venus de tous les coins du plateau et groupés autour de notre Président CHAVANT, avaient tenu, par leur présence, à faire comprendre à SAINT-NIZIER qu'ils n'avaient pas oublié.

La cérémonie fut très sobre. M. RICARD, préfet de l'Isère, avait tenu à la présider personnellement, ayant à ses côtés M. ABEL, chef de cabinet ; le Colonel VALLETTE d'OSIA, commandant la Subdivision de Grenoble et un grand nombre de personnalités.

Elle se déroula sur le terre-plein qui précède l'église. Un détachement militaire rendait les honneurs.

Après les sonneries réglementaires, le Colonel VALLETTE d'OSIA remet à M. THORAND, maire de Saint-Nizier, la Croix de Guerre avec

# AUTOUR du VERCORS

La Géographie, on le sait, a toujours influé considérablement sur l'Histoire. Les événements de 1944, en plongeant soudain « au cœur de l'orage » le plateau paisible que nous avions choisi pour sa situation son relief, son apparence invulnérabilité, ont surabondamment démontré que ces mêmes raisons qui avaient motivé l'installation du maquis suscitèrent aussi la furieuse offensive allemande, dont le but était de neutraliser à tout prix une position si importante pour la conduite générale de la guerre. Mais l'Histoire, quelquefois, prend bien sa revanche. Et c'est elle qui s'amuse alors à taquiner la Géographie, bousculant les traditions les mieux établies et remettant en cause les notions les plus solidement acquises.

Depuis que la Légende s'est emparée de notre Vercors, et que tant de souvenirs tragiques l'ont inscrit durablement dans la mémoire et dans le cœur de toute une nation, l'ombre de ses falaises semble s'étendre de plus en plus loin sur les plaines et les gens de la Drôme et de l'Isère ne voient pas sans étonnement une notion géographique jusque là clairement définie, prendre une extension aussi rapide qu'imprévue. Autour du Vercors,

Haut-Lieu de France, dont la sanguine auréole a confirmé — à bon droit ! — la renommée touristique, collines et vallées, villages et hameaux, tendent curieusement à s'agglutiner. Tout le monde, maintenant, veut être du Vercors. Le Royans, le canton de Lans, deviennent des sortes d'annexes, ou de banlieues. Et nous n'y verrions, pour notre part, aucun inconvénient... Mais le Conseil Général de la Drôme en a pris ombrage, et a énergiquement appuyé la protestation des municipalités du canton de La Chapelle. A la suite de quoi l'Institut géographique national a été amené à mettre au point une fort intéressante étude, dont il résulte que seule les cinq communes en question sont habilitées à faire suivre leur nom du vocable « en Vercors ».

L'occasion est donc bonne pour rappeler à nos lecteurs soucieux d'exactitude, l'étendue et les limites exactes d'une région remarquable, aussi bien par son unité géographique que par la netteté de son configuration. Car ce qui frappe tout d'abord, dans cette table escarpée, c'est la falaise abrupte qui dresse, d'une façon presque continue, tout autour du Vercors, un formidable rempart naturel qui donna dès 1943, aux maquisards dauphinois, l'idée d'en faire leur camp retranché, leur arsenal et leur citadelle.

étoile et donne lecture de la Citation conférée.

Dans une très simple et belle allocution, M. THORAND montre combien ses administrés gardaient vivants en eux le souvenir des souffrances subies et des hauts faits accomplis en commun.

Puis un vin d'honneur offert par la Municipalité de Saint-Nizier clôture cette journée qui laissera un souvenir tenace dans l'esprit de ceux qui eurent le privilège d'y assister.

Le problème est simplement ceci : doit-on considérer uniquement, comme faisant partie du Vercors, le territoire inclus dans cette espèce de courtine, c'est-à-dire pratiquement le canton de La Chapelle — ou au contraire, faut-il comprendre dans cette appellation tous les contreforts, toutes les avancées (et même les morceaux détachés comme le Mont-Aiguille) depuis le Bec de l'Echaillon jusqu'au rebord sud de Glandasse. Ce dernier point de vue est celui des géographes spécialistes qui, à la suite de R. Blanchard et E. de Martonne, tiennent

## Autour du Vercors

(Suite)

surtout compte du relief et de la géologie. Les prétentions des communes de Lans et de Saint-Nizier se trouveraient donc dans une certaine mesure justifiées.

Mais, même en se bornant à des considérations uniquement physiques, le problème est au fond beaucoup plus simple qu'il n'en a l'air, car sur les abords ouest, par exemple en Royans, la ligne de démarcation devient très difficile à préciser. Faut-il assimiler au Vercors, notamment, ces vallées de Combe-Laval, de la Vernaison et de la Bourne, qui en diffèrent tellement par l'altitude et par l'aspect ? La même question se pose au sud, pour les vallées d'Omblèze et de Quint, pour la ligne des Roches : Magneac, Chamaloc, Romeyer, l'Abbaye.

Mais si l'on envisage le problème sous l'angle de la géographie humaine et de l'histoire, les conclusions sont tout autres ! Et l'étude géographique nationaliste : « Cette dénomination... est depuis longtemps localisée au bassin supérieur de la Vernaison et à une partie du bassin de la Bourne ». C'est-à-dire au pays tenu par l'occupation romaine par la tribu des Vertacomicori, tribu dépendant de la grande peuplade des Voconces.

Il est par ailleurs remarquable que ce massif, d'une individualité si vigoureuse, n'a jamais été une véritable unité politique et économique. C'est en vain que le découpage arbitraire de la Révolution a essayé de faire du Vercors un canton homogène, sous l'obédience de la sous-préfecture de Die. En réalité, chaque secteur correspond à un centre différent, chaque versant a sa capitale. Léoncel et le Chaffal regardent résolument vers Valence ; le Royans et Saint-Martin, vers Romans ; Saint-Julien et Villard-de-Lans, vers Grenoble ; Rousset et Vassieux vers Die. Ce phénomène s'est traduit de façon remarquable, en 1944, d'abord dans le recrutement des volontaires, puis dans l'organisation des équipes d'urgence qui montèrent sur le plateau après le désastre. Prenons un exemple : les événements de Vassieux, du début jusqu'à la fin, ont été suivis heure par heure par la popu-

lation de Die qui, par contre, ignorait presque totalement ce qui se passait ailleurs...

Actuellement, toutefois, le canton du Vercors semble s'acheminer vers une unité de plus en plus grande, à cause sans doute du développement des moyens de communication. Les cols, qui constituaient autrefois les principales voies d'accès, sont définitivement supplantés par les gorges, seules accessibles aux autos et dont on exploite à juste titre l'intérêt touristique. Mais la solidarité du malheur et de la gloire a été le meilleur ciment de cette unité nouvelle, née de tant d'angoisses et de tant de deuils, qui trouve à présent dans l'effort commun de reconstruction son expression la plus efficace et la plus exaltante.

Ainsi, une notion absolument neuve du Vercors, de ses frontières et de son unité, a été curieusement forgée par les événements de la guerre et de l'après-guerre. Comment refuserait-on aux villages héroïques ou martyrs, qui ont servi à la citadelle de rempart ou de bastion, comme Malleva et comme Beaufort, l'honneur d'appartenir désormais à un même bloc d'honneur et de légende ?

Et puis, la grande solidarité des Pionniers se rit de ces subtilités. Nous savons que l'esprit du Vercors souffre partout où des rescapés au cœur rempli de brûlants souvenirs ont essaimé, essayant de maintenir les liens fraternels, nés de leurs espoirs, de leurs souffrances et de leurs luttes. N'est-ce pas, camarades de Grenoble, de Romans, de Lyon ou de Paris ?

A côté du Vercors des géographes, à côté du Vercors des Administrations ou des Syndicats d'initiative, il y a maintenant, et pour toujours, le Vercors de la France.

Jean VEYER,  
de la Section de Die.



## CARTE DE COMBATTANT

Il est rappelé que les demandes de cartes de Combattant sont actuellement recevables. Pour obtenir la Carte de Combattant 1939-1945, il est nécessaire de totaliser un séjour de trois mois dans une unité combattante, soit au titre de la campagne 1939-1940, soit au titre F.F.I., soit au titre de la campagne 1944-1945.

La demande doit être établie sur un imprimé spécial qui peut être obtenu au siège, 1, rue de la Liberté. Joindre un extrait de naissance sur papier libre et les copies certifiées conformes des fiches de démobilisation et du Certificat F.F.I. modèle national.

Le dossier doit être envoyé au siège qui en assurera la transmission.

## Poème

Oh ! Nouvelle Année,  
Que d'espoirs montent en toi  
D'un Vercors nouveau-né,  
Où prés et vallées tu côtoies.  
Voyez ! Cimes immaculées  
Venir à vous hiver comme été,  
Ses nombreux et fidèles pionniers  
Faisant revivre les années passées.  
Tout ceci ne peut être changé,  
Car il reste au cœur des ainés,  
Dans ces champs maintenant en-  
[neigés.

La vision des combats déchainés.  
Sachez, vous tous chers Pionniers.  
Conserver nos humbles traditions,  
Plus unis chaque année,  
Nous aimerons mieux notre région.

RONCIN,  
Pionnier du Vercors  
de la section de Pont-en-Royans.

# ECHOS DES SECTIONS

## SECTION DE ROMANS

10 JANVIER 1950

Deux manifestations ont marqué les 27 et 28 novembre dernier, la vitalité de la section de Romans. Le dimanche 27, à l'appel de leur bureau, soixante pionniers se sont réunis pour un repas amical à l'Hôtel Ponton.

A la table d'honneur, le Dr Baudry, du Comité central, présidait, entouré d'Abel Demeure, de la section de Fontaine ; de Bourguignon Vincent, Dr Long, Piron, Deval, Mmes Triboulet, Vachon.

Une franche camaraderie ne cessa de régner entre les convives dames ou pionniers qui apprécièrent particulièrement les talents culinaires du sympathique Ponton.

Au dessert des allocutions furent prononcées par le camarade Bourguignon, Deval et Baudry. Tour à tour se réjouissant de l'ambiance présente, ils dirent la nécessité du maintien de l'esprit pionnier et de la solidarité toujours plus grande qui doit exister chez nous.

Piron lut la belle citation du camarade Chartier, qui reçut la Croix de Guerre. Celui-ci très ému offrit un supplément très substantiel de bon vin.

De nombreux exemplaires de notre journal furent vendus et le repas s'acheva dans les rires et les chansons.

Le lundi soir 28, dans la salle de l'Alhambra, une soirée de gala en faveur de nos œuvres sociales était organisée.

Si la séance était honorée de la présence du Préfet de la Drôme et Moutet, sénateur, président du Conseil général, d'autres personnalités nous avons cependant regretté l'absence de notre Président Clément.

Le spectacle débute par des actualités et un film américain « Paysage d'hiver ». Notre camarade Servonnet, accompagné au piano par

Mme Ferrieux, interpréta le grand air de « Paillasse », des fragments de « Roméo et Juliette » et d'« Aïda », faisant apprécier sa belle voix.

Les Romanos (Servonnet et deux partenaires) présentèrent un excellent numéro d'acrobatie de main à main.

Les Bréatos emballèrent le public par leur production de classe internationale ; Mme et M. Oscar Argod, romanais, apparurent en chanteurs, comédiens, contorsionnistes, puis trapézistes et déchainèrent des cascades d'applaudissements.

L'orchestre Charley, dynamique à souhait, accompagna brillamment tous les artistes et interpréta quelques morceaux de son répertoire avec cette maîtrise qui lui est particulière.

Le film « Un tel père et fils » avec Raimu Louis Jouvet, Michèle Morgan et Suzy Prim termina agréablement cette soirée réussie.

Notre camarade Bourguignon, président de la section, remercia les personnalités présentes et les artistes qui apportèrent bénévolement leur concours. Il rappela brièvement les raisons de notre activité : secours apportés par la caisse des œuvres sociales à nos orphelins, veuves, descendants ou camarades dans le besoin, participation au bon fonctionnement de notre maison d'enfants de St-Julien-en-Vercors et fit appel à la générosité du public qui répondit largement à son appel.

## UN CAMARADE DU BUREAU.

## SECTION DE ROMANS

16 JANVIER 1950

C'est le samedi 31 décembre, que les Pionniers de la section de Romans ont organisé en matinée leur Arbre de Noël traditionnel et en soirée un bal au profit de leurs œuvres sociales.

Au pied de la scène, en angle, un splendide sapin, aux branches ornées de papillotes frangées, de fleurs en papier aux couleurs chatoyantes, de guirlandes de fils d'argent et d'ampoules multicolores, domine majestueusement une très nombreuse assistance.

Composée en majorité d'enfants, elle va, tout au long du déroulement du programme de la matinée rendre toute vibrante de leurs cris, leurs rires, leurs bravos enthousiastes, l'immense salle des fêtes de Bourg-de-Péage.

Notre camarade Donnadieu s'était chargé de la partie récréative. Mme Ferrieux tenait le piano d'accompagnement. M. Barret présenta un très intéressant spectacle où l'on applaudit successivement M. Barret dans « Rupture », « Le Marchand de cheveux » ; Maurice Donnadieu dans « Le Polichinelle » et « Mon Cabanon » ; Jacques Coll dans « Envoi de fleurs », « La Valse des Regrets » et « Ramuntcho » ; les « Jackson », quatuor d'acrobates talentueux et enfin les comiques troupiers Bouquet et Donnadieu.

Le rideau tombé sur la partie récréative se releva pour la distribution de jouets et stylos aux orphelins. La distribution d'un copieux et délicieux goûter à tous les enfants de pionniers, acheva cette matinée réussie.

Le soir, une foule considérable s'était donné rendez-vous dans la salle des fêtes transformée en salle de bal.

Le Slow-Jazz, dynamique à souhait, sut créer une ambiance extraordinaire. La buvette et le buffet purent satisfaire les plus difficiles. et ce n'est qu'au petit jour que danseurs et danseuses se retirèrent enchantés.

LE BUREAU.



240

6